

Dégustation

Autor(en): **Gaillard, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EIN TSEMIN DE FE

COUGNÉFEDZO demorâve tot âo coutset de la jographie, iô lè lutsèran se baillant la bouna né. N'ètai jamé ve gnâ pè Lozena que po lo servico, et dein ci temps lè sordâ vetu ein militéro payvânt pas lào pllièce. Du cein l'ètai restâ su la frita dâo canton de Vaud sein ein jamé ressaillî.

L'autr'hi, tot parâi, l'a faliu que vigne à la velâ po on einterrâ. Sarâi bin restâ à l'otto po cein que clli l'einterrâ pouâve pas lài rapportâ, mâ l'arâi ètâ pè la leinga dâi dzein se lài ètâi pas zu et... l'a prâ lo tsemin de fé.

Sti coup, l'a faliu payî. N'ètai pas quemet po lo militéro. Cougnéfédzo, qu'èin voliâve avâi po son erdzeint, l'avâi djurâ de vère tot lo pai. Lè get que l'âovressâi ètant asse grand que la fenitra dâo vagon, que l'avâi âoverta assebin. Po mî guesni passâve tant la tita pè la bornatse que l'homme que fâ lè perte âi beliet lài dit dînce :

— Betâ pas la tita pè la fenitra se vo pllié !

— Cein vo regarde pas, so repond Cougnéfédzo qu'ètai pas de bouna ! Mé seimblie que i'è payî mon beliet et que i'è lo drâi de vouatî pè lè fenitre.

— Vo dio pas lo contréro, rebrique lo controre, voliâvo pî vo dere que, avoué voutra tita, l'è dèfeindu d'eindommadzî lè port et lè tunnet su voutron tsemin ! *Marc à Louis.*

Cela lui passera. — Maman, mon Edouard n'est-il pas le plus tendre, le plus adorable des fiancés ? Je trouve même qu'il m'est trop soumis.

— Patience, mon enfant, cela lui passera avec le mariage.

Pourquoi. — Dis papa, pourquoi qu'y pleut ?

— Mais, mon petit ami, c'est pour faire pousser les fleurs et les légumes.

— Ah !... mais alors, pourquoi qu'y pleut aussi dans la cour qui est pavée ?

L'AUBERGE PLEINE

DANS un village du canton de X... — nous tairons son nom et pour cause — s'est passée la drôlatique aventure que nous allons raconter. Nous tenons le fait de l'acteur principal.

* *

Je venais de me marier. Clotilde et moi savourions avec délices les douceurs de notre lune de miel.

Comme deux amoureux, à petites journées, nous parcourions la contrée, si riche en sites merveilleux et pourtant si peu connue des touristes. Nous allions au hasard de la fantaisie, suivant notre caprice, sans programme dressé à l'avance, au gré de nos désirs et heureux de vivre, nous arrêtant tantôt dans un bourg, tantôt descendant à l'auberge d'un simple village.

Ah ! ce voyage de noces, quels souvenirs il évoque en moi ! Quelle odyssée ravissante et comme ses moindres détails sont gravés en traits de feu au fond de ma mémoire !

Par une soirée toute ensoleillée, nous arrivâmes dans le petit village de ***. Ma femme et moi, en amoureux égoïstes, étrangers à tous les bruits du monde, ne vivant que pour nous seuls, ignorions que c'était la veille de la plus forte foire de l'année.

Suivant notre habitude, après nous être renseignés, nous descendîmes à l'hôtel le plus confortable de la localité — cela ne veut pas beaucoup dire — et je demandai que l'on nous servit le plus vite possible un bon souper ; puis, je priaï le maître de l'établissement de faire monter nos légers bagages dans notre chambre.

Il me parut assez embarrassé et il me sembla hésiter un moment : et je crus presque qu'il allait nous refuser. Mais s'étant concerté avec sa femme, une grosse dondon à la figure réjouie, qui, le tablier blanc relevé sur le côté, surveillait les casseroles, il s'avança vers nous avec son plus gracieux sourire et nous pria d'entrer dans la salle à manger.

L'appétit aiguïté par notre course, nous fîmes grand honneur au souper qui, en toute conscience je dois le déclarer, était très copieux et en tous points excellent. J'ai encore au palais le goût d'un certain vin que l'on fut chercher der-

rière les fagots, et dont le persistant souvenir n'est pas pour moi exempt de charmes !

La maison regorgeait de monde et toutes les chambres étaient occupées par des marchands, clients attirés de l'hôtel. Cette foule énorme de voyageurs m'expliqua l'hésitation du patron en nous voyant arriver.

Notre repas terminé, la maîtresse d'hôtel prit elle-même le soin de nous conduire à notre chambre. Elle s'excusa de nous en donner une si exigüe et située au dernier étage de la maison ; mais c'était la seule restée libre, et encore, pour nous la laisser, avait-on été obligé d'envoyer la domestique coucher chez une voisine.

Les amoureux et les nouveaux mariés s'accommodent de tout ; aussi, après m'être assuré d'un coup d'œil que du moins aucun des accessoirs ne manquait, nous primes la chose gaieusement et je remerciai l'hôtesse de sa bonne volonté.

Étroite était la chambre et le mobilier primitif, mais animée par la joyeuse humeur de Clotilde, éclairée par son divin sourire et l'éclat de ses dents d'un émail éblouissant, je la trouvais ravissante !

Puissance étrange de l'amour dont la baguette magique possède le privilège de métamorphoser la chaumière la plus humble en un palais superbe !

Les flèches d'or d'un gai rayon de soleil avaient transpercé depuis longtemps les rideaux de mousseline de l'étroite fenêtre de notre chambre, quand j'entendis frapper deux petits coups à la porte. Un instant après, la voix bien connue de la bonne nous cria à travers la cloison.

— Huit heures viennent de sonner, monsieur et madame ; il est temps de vous lever pour le déjeuner, qui a lieu à neuf heures précises.

— C'est bien, lui répondis-je en m'étendant avec délices dans mon lit.

Environ vingt minutes après, nouvel appel de la servante ; je l'envoyais assez rudement promener.

Clotilde et moi riions de tout notre cœur de l'aventure, lorsque la maîtresse d'hôtel elle-même, frappant de nouveau, nous demanda la permission d'entrer.

Un peu agacé par cette insistance, sur la prière de ma femme, j'acquiesçai néanmoins à la requête.

Quand la porte fut refermée sur l'hôtelière, avec un peu de timidité et une pointe d'embaras, elle nous dit :

— Croyez, monsieur et dame, que ce n'est pas par pure taquinerie que je vous prie de vouloir bien vous lever...

— Mais enfin, madame, nous sommes ici chez nous, et, par conséquent, libres de rester au lit le temps que nous jugerons convenable.

— Certes, oui, monsieur, et, dans toute autre circonstance, je me serais bien gardée de venir vous déranger... Mais, aujourd'hui, c'est bien différent.

— Pourquoi cela ?

— Lorsque, hier soir, vous avez demandé une chambre, mon mari était sur le point de vous répondre par un refus... Mais, sachant que vous ne pouviez vous loger ailleurs, à cause de la foire d'aujourd'hui, et vous voyant si gentils tous les deux, j'ai pensé que, pour une nuit, vous vous contenteriez de la chambre de la bonne... Il a bien fallu changer les draps... Comme il n'en restait plus à ma disposition après avoir garni les lits de tous les voyageurs... on a mis dans le vôtre... la grande nappe de la salle à manger !!! On déjeûne à neuf heures, et il me faut cette nappe de suite... Je n'ai même que le temps nécessaire pour dresser ma table !!

Je partis d'un éclat de rire, en voyant le rouge monter au visage de Clotilde, et, me tournant vers l'hôtesse, je lui dis :

— Vous pourriez envoyer chercher la nappe dans dix minutes, car ce temps est suffisant à madame pour se lever...

— Veuillez agréer mes excuses, madame, et recevoir tous mes remerciements.

Et le déjeuner, fort bon, ma foi, fut servi sur la nappe dans laquelle nous avions couché.

Henri Datin.

DEGUSTATION

DEGUSTATION ! Cette année, en particulier, ce mot sonore, d'une élégance toute française, dont les syllabes évoquent le glouglou d'une source rafraîchissante, prend un air important, réjoui, un petit air de noblesse qui fait venir l'eau à la bouche et sourire en l'honneur du jeune Bacchus.

La dégustation, on en parle longtemps à l'avance, avant qu'elle soit fixée, et lorsqu'elle l'est, les habitués, les fidèles, les sérieux et les autres, mettent ce jour à part et le soulignent doublement, triplement dans leur calendrier ; ils n'auraient garde de l'oublier, sans cela, mais c'est une manière de prise de possession anticipée, un moyen suggestif, combien simple, qui le fait briller à chaque regard porté sur la fuite du temps. C'est plus et moins qu'un jour de fête, et les participants n'ont d'autres préparatifs qu'une attente joyeuse avec le soin de ne pas fausser leur goût par une alimentation trop pimentée, une débauche de tabac ou une ingestion de boissons fortes ; ils prient le ciel de leur éviter le coryza et les variétés de rhumes, afin d'avoir nez, bouche et gorge en excellentes dispositions. De l'estomac et du cerveau, ils n'en parlent pas ; ils connaissent les capacités du premier et la solidité du second, et ils sont, du reste, bien décidés à ne les soumettre à aucune épreuve d'endurance. Ce n'est pas à un match qu'ils vont se rendre ; on n'y fait assaut que de subtilités d'analyse, quelques-uns s'exerçant en vue du prochain concours de dégustation du Comptoir. Quant aux profanes, nul ne s'aviserait de les cautionner et ils restent un peu en marge de cette société de « fins becs ».

Dix heures moins un quart. Le train Lausanne Villeneuve a déposé à la halte d'Epesses un premier contingent de messieurs qui s'acheminent vers le Dézaley. Dix, vingt, trente autos se garent sur la grand-route en une longue file ininterrompue et dégorgeant le deuxième contingent.

Des messieurs, rien que des messieurs — le thé d'octobre ne flattant guère le palais des dames — envahissent au coup de dix heures le vaste local où trônent trois pressoirs flanqués de quatre grandes cuves. Ils défilent devant le distributeur des verres marqués aux armes de la ville de Lausanne et se groupent suivant leurs affinités ou simplement suivant le hasard des rencontres : marchands vaudois de ci, marchands alémaniques de là ; cafetiers d'un côté, vigneron de l'autre, et partout, des amateurs de fines lampées, quelques curieux de pittoresque ou de nouveauté, ceux qui veulent avoir l'honneur de dire à tout venant : j'étais à la dégustation, pensant, les pauvres, que ça les grandira d'une coude dans l'estime de leurs connaissances.

La séance est ouverte sur un signe imperceptible du préposé aux opérations : un léger frémissement, avant-coureur de jouissances gustatives, parcourt l'assemblée, et un rayon particulier pointe au fond des prunelles. Les verres sont serrés dans les mains pour en tempérer la fraîcheur, essayés pour les rendre plus transparents et plus nets. Quatre, cinq échansons débouchent de la cave, portant chacun un pot-cruche en terre vernie, utilisé seulement en cette occasion. Les verres se tendent, s'emplissent au quart, au tiers, à la moitié ou tout entiers, selon le désir du propriétaire.

« Vase numéro cinq, messieurs, » annonce-t-on.

Et chacun de déguster à sa manière.

Il y a une minute ou deux d'un silence impressionnant, succédant au brouhaha des conversations. On apporte un sérieux de commande à cet acte qui nous paraît si simple à nous autres, non initiés aux raffinements d'une analyse de ce genre.

Les « as » — ils sont nombreux — ne se laissent pas distraire avant d'avoir établi leur jugement. Ils insèrent le bout du nez dont les ailes palpitent, dans l'évasement du verre et hument l'arôme avec de petits reniflements discrets, pour ouvrir toutes les portes au sens mis en jeu. Ils élèvent leur verre à la hauteur des

yeux, face à la lumière, pour voir la coloration, la limpidité du nectar. Ils hument à nouveau, passent la langue sur leurs lèvres gourmandes et frémissantes, qui se penchent ensuite pour aspirer avec délices dans un glouglouement imperceptible. Ils avalent (le gros mot pour un acte si délicat), non, ils promènent le liquide en tous sens, dans les coins et recoins de la bouche, en imprégnent langue et palais, ont l'air de le mâcher, de le décomposer en ses éléments, s'en gargarisent et... souvent le crachent, mais oui, le crachent, pour recommencer l'analyse sur de nouveaux indices, baissant la tête en s'absorbant dans la synthèse de leurs multiples constatations. Ils en accorderont tout au plus une larme à leur estomac, qui en mendie sa part, sachant bien que larmes après larmes finissent par former un ruisseau.

Ils échangent, discutent leurs impressions avec leur voisin immédiat, avant de noter leurs appréciations dans le livret *ad hoc* qui leur a été remis; appréciations ou plutôt résumé de leurs appréciations, représenté parfois par des croix, dont le nombre indique le degré de perfection: une croix, bon; deux croix, très bon; trois croix, extra, et ainsi de suite jusqu'au divin.

« Vase numéro neuf! Vase numéro quinze! Vase numéro vingt-deux! » — Une tournée terminée, les échantons se défilent dans les profondeurs de la cave, pour reparaitre aussitôt et distribuer une nouvelle communion, sourire aux lèvres, inclinant d'un geste élégant leurs cruches sur les jolis verres de cristal fin, se glissant d'un groupe à l'autre, heurtant des dos, effleurant des coudes et ayant soin de n'oublier personne, surtout ceux qui trônent sur les pressoirs.

Il fait un si joli soleil que quelques-uns sortent dans la cour pour être plus à leur aise, respirer plus librement que dans la fumée du pressoir et surtout déguster dans les meilleures conditions. Les futurs acquéreurs des crus fameux gardent un sérieux impénétrable et une sobriété exemplaire; ils sucent une gorgée de chaque fût, la savourant avec le respect des choses sacrées. Ils ont un sourire un peu dédaigneux pour ceux qui lampent goulûment et les traitent *in petto* de barbares, de philistins, surtout lorsqu'ils les voient se retourner pour planter les dents dans un saucisson appuyé d'un quignon de pain. Ils jettent un sourire de pitié sur ceux qui roulent force cigarettes et mêlent l'âcre odeur du tabac au fumet de l'ambroisie; ça, des dégustateurs! allons donc, tout au plus des amateurs, penchant volontiers du côté de Silène, appréciant surtout par mesure gaster; des faux-sages, quoi, qui, pour sauver les apparences, plongent sérieusement une sonde minuscule dans le liquide en effervescence, hochent le chef avant de prononcer leur verdict.

Vous entendez les expressions: il a du corps, il est fruité, il est sec, il est velouté, il est fin, un peu lourd, manque de mordant, sera délicat et sujet à la casse; le tout accompagné d'un ronronnement général, comme si un essaim de bourdons célébraient la fête printanière. Et les physiologies s'éclairaient à mesure que les langues se délient; certaines, arrondies, rebondies, imposantes de formes et de couleurs, luisent et reluisent sous le lumignon nasal; d'autres, au contraire, tendent plus fermement leurs muscles sur les os saillants des pommettes et des mâchoires, accusant, chez les vigneron, l'énergie et la ténacité déployées dans leur labeur. De placides et de mornes, il n'y en a plus, tellement le 29 a de vertu.

Douze heures. Quelques privilégiés, acheteurs habitués, essaient à la cave, tâtent d'un verre au guillon du vin sur lequel ils ont l'intention de fixer leur choix: on ne saurait s'entourer de trop de lumières. Et tout retombe dans le silence avec l'atmosphère particulière qui suit les franches agapes. A. Gaillard.

Vieux jeu. — Votre médecin n'avait donc plus votre confiance?
— Loin de là. C'est l'homme le plus savant, le plus capable.
— Alors, pourquoi en avez-vous pris un autre?
— Il me défendait de fumer.



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Un travail supplémentaire, ou bien, peut-être le départ, le commencement d'un voyage, d'une torture, qu'ils souffraient pendant de longues heures, ainsi entraînés, cahottés sur la route, au caprice des cailloux et des ornières.

Et lorsque Silas, brusquement, pénétra dans la cage, ces fauves le regardèrent en-dessous, avec un frémissement singulier de la gueule et de furieux battements de queues.

Cependant, quoique très pâle et, en lui-même très apeuré, Bolomey, un court bâton à la main, avait fermé derrière lui la porte et il s'avançait, un peu au hasard, ne se rendant pas encore un compte exact de sa situation et ne sachant trop que faire.

Brutus, un mâle superbe, vint le flairer. Silas le frappa sur la gueule; le bâton se brisa tandis que la bête s'en allait en grognant dans un coin de la cage.

Alors, les quatre autres, dociles, soumis, croyant avoir affaire, sans doute, à quelque dompteur qui dirigeait les exercices accoutumés, se rangèrent bellement en ligne dans le fond de la cage, masquant ainsi la porte et coupant toute retraite au malheureux Bolomey.

En cet instant, le cordonnier eut une appréhension subite et terrible.

— Si le camarade qui tient la lampe, là à mes pieds, l'éteignait tout à coup. Adieu panier! L'histoire aurait sa fin.

Dans l'obscurité absolue, les bêtes, plus audacieuses, n'eussent point hésité à l'attaquer...

— Mais Dieu n'a pas permis, ajoute Silas lorsqu'il conte cette aventure et, ce disant, ses lèvres tremblent encore, l'émotion du souvenir est intense; ce soir-là, il a vu la mort de près et ne l'a point oublié.

Cependant, Brutus, rôdait autour de l'homme et rugissait. Les appels, les cris, les mots d'anglais jetés au hasard par le dompteur improvisé ne réussissaient pas à mâter la bête furieuse et le morceau de bois manié par Bolomey n'était plus d'aucun secours quant à la colère grandissante du fauve.

Tout à coup, d'un bond, celui-ci tomba devant Silas et le frappa d'un coup de griffe. La main seule fut atteinte, le sang coula, tandis que le lion recevait sur le muflon une énergique coup de bâton.

Maintenant la partie engagée devenait dramatique et dangereuse. Bolomey, qui croyait alors que la vue d'une goutte de sang affole le lion, cacha dans la poche sa main blessée et, cherchant à se rapprocher de la porte, il essaya de chasser les bêtes sur le devant de la cage.

Surexcités, les fauves rugissaient. Décidément ce travail nocturne et supplémentaire n'avait rien de commun avec les représentations accoutumées.

Cependant, le sang-froid, presque le calme, revenait, peu à peu, dans la cervelle un instant bouleversée de Silas Bolomey. Maintenant il envisageait plus nettement la situation étrange dans laquelle sa téméraire folie l'avait jeté et, faisant abstraction des choses extérieures, oubliant, si possible, les individus qui, épouvantés, le regardaient sans songer à le secourir, il cherchait le moyen rapide de brûler compagnie à cette intéressante famille.

Criant, se remuant, marchant, gesticulant, avec la voix, l'allure, les gestes du dompteur anglais, il obtint de ces bêtes, après quelques minutes de tentatives inutiles, un ou deux exercices, imparfaits sans doute, mais qui eurent pour excellent résultat de laisser libre l'étroite porte de sortie.

Alors, lentement, avec des précautions indicibles, il se glissa, longeant la paroi du fond et continuant, plus ému qu'à son entrée, la mimique et les cris nécessaires à la distraction momentanée des fauves.

Ah! cette marche rampante, le dos à la paroi,

les pieds allant centimètre après centimètre, sans bruit, les yeux grands ouverts, regard fixe, quasi hypnotisé par le va-et-vient stupide et rageur des bêtes; ah! cette sorte de fuite, ou, plutôt, de courageuse retraite, Silas s'en souviendra longtemps.

Enfin, sa main gauche put saisir la poignée de la porte, qui glissa rapidement et... comme elle se refermait, Brutus, d'un bond furieux, sauta contre la paroi maintenant immobile.

Silas était sauvé; il fit le tour de la voiture et se rapprocha des spectateurs qui, satisfaits, sans doute, se préparaient à l'applaudir, mais lorsque ces hommes virent la face décomposée du camarade, lorsqu'ils l'entendirent hurler de colère, toute velléité joyeuse disparut. Bolomey avait arraché des mains d'un valet une de ces fourches à deux dents qui servent à donner pitance aux fauves, et il la brandissait avec des gestes fous.

Le Parisien avait pâli. Il sentait que Silas maintenant, se vengerait du danger couru, de la mort bravée il voulait fuir, mais déjà le cordonnier de Lutry lui présentait son arme, arme terrible.

— Ah! tu crois... tu crois, lâche... tu crois, sale bête... j'ai risqué ma peau, n'est-ce pas?... j'ai porté ma carcasse à ces brutes... j'ai même saigné — ce disant, il brandissait sa main gauche sillonnée d'une profonde égratignure. — Tu vois le sang, tu le vois... Et maintenant, et maintenant, monsieur veut prendre l'air, monsieur s'en va... comme au théâtre... comme au cirque... Allons, bourrique, allons, entre à ton tour, sus, sus... dedans. Ah! ah! elle serait trop bonne...

Mais l'autre, hagard, apeuré, se reculait, cherchant une issue, balbutiant des excuses banales, stupides. Il avait voulu plaisanter simplement; il n'aurait jamais cru que l'affaire fût sérieuse, et puis, on savait que Silas ne manquait ni d'audace, ni de courage; c'était pour rire, etc.

Une série de phrases mielleuses qu'il accompagnait d'un sourire forcé, comme, si, par cette attitude obséquieuse et caressante, il eût espéré attendrir l'homme furieux qui menaçait de le clouer au mur, ainsi qu'un chat-huant sur la grand'porte d'une ferme.

(A suivre). Prosper Meunier.

Manque de respect. — Un gamin, voyant un monsieur chauve: — Tiens! en voilà un qui a retourné sa brosse!

L'Accident, roman par François Mond. — Editions Spes, Lausanne 1930.

En publiant ce petit livre, l'auteur, qui est un débutant, a voulu nous montrer les conséquences imprévues d'un accident d'automobile. On n'y trouvera pas de longues descriptions ni des états d'âme, mais quelques jolies scènes de la vie d'une famille bourgeoise, écrites avec finesse et concision. On y verra comment une jeune fille, après bien des hésitations, finit par épouser le fils d'un banquier rencontré au cours d'une villégiature. Ce jeune homme sait la charmer par des manières courtoises, un peu surannées et par une tendresse continuelle faite de petites attentions. Le roman est gagné à être plus ramassé. L'intérêt hésite parfois entre des personnages très divers et aucune haute silhouette ne domine le récit d'un bout à l'autre. N'oublions pas cependant que l'auteur est un débutant et que son œuvre, malgré quelques défaillances, est pleine de promesses. J. d. S.

Pour la rédaction: J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois